

**LES ANALYSANTS N'ONT QUE FAIRE DE SAVOIR
SI FREUD ÉTAIT UN HÉROS OU UN SALE TYPE,
par Daniel Sibony Le Monde 07.05.10**

Si l'on écarte les colères qui émergent à l'occasion de la nouvelle charge contre Freud, il reste quelques reproches précis que M. Onfray a alignés. "J'aurais aimé, dit-il, un article qui m'explique : pourquoi Freud fait une dédicace élogieuse à Mussolini en 1933 ; pourquoi il s'est rangé du côté du chancelier autrichien profasciste Dollfuss ; pourquoi il travaille avec les nazis pour que, sous couvert de l'Institut Goering, la psychanalyse puisse continuer à exister sous le IIIe Reich ; pourquoi il envisage de promouvoir le psychanalyste non juif Felix Boehm ; pourquoi il existe nombre de textes contre le bolchevisme et aucun contre le fascisme ou le nazisme ; pourquoi il n'a pas guéri l'homme-aux-loups ; pourquoi il n'a pas pris de pauvres sur son divan ; pourquoi il a mis en place le concept d'attention flottante qui permet que l'analyste dorme pendant la séance ; pourquoi il prenait si cher..."

A ces grandes questions qui tiennent dans le creux de la main, la réponse est simple. Freud, en tant qu'homme, était du genre honorable, conformiste, d'autant plus avide de reconnaissance que sa trouvaille restait méconnue.

Ce n'était ni un fin politique ni un suicidaire ameutant les foules contre le nazisme triomphant. Il écrit sur les Soviétiques qui sont loin, mais alerter l'Europe sur le nazisme, à l'époque et quand on est juif, vu que l'Europe était déjà très alertée contre vous, eût été une gageure ; il ne l'a pas tenue. Il a même cru que la puissante Eglise catholique empêcherait Hitler d'entrer à Vienne...

Il a parlé avec les responsables institutionnels nommés par le pouvoir nazi avec l'espoir de protéger la psychanalyse ; il a fait une dédicace élogieuse à Mussolini, qui n'était pas pour l'extermination des juifs et ne voulait pas, jusqu'en 1937, que les Allemands entrent en Autriche (des fois qu'il puisse être utile un jour...) ; il a plutôt recherché des clients riches et influents pour se faire reconnaître (mais il en prenait certains gratuitement) ; il a cherché à promouvoir des analystes non juifs, de Jung à Jones, pour qu'on ne dise pas que sa trouvaille était une science juive (ce qui à ses yeux en limiterait la portée).

Il n'a pas guéri tous ses patients, loin de là, mais aucun analyste ou thérapeute d'aucune sorte ne l'a fait. Aucune thérapie ne vient à bout de l'esprit humain et de ce qu'il peut inventer, et tant mieux.

Bref, ces accusations n'en font ni un héros ni un sale type. C'est un homme supérieurement intelligent qui a eu la chance de "tomber sur un truc génial", lequel a eu d'énormes conséquences, bien au-delà du peuple "psy".

Et si c'était un sale type ? Admettons-le un instant. On serait alors devant une épreuve banale, fréquente et dure à supporter : le même homme peut faire des vilénies et créer des choses sublimes.

C'est le genre de situations qui met à rude épreuve notre narcissisme : on aime à s'identifier à un homme pour ses prouesses, mais, s'il présente aussi des ombres ou des grosses taches, elles rejaillissent sur nous et nous salissent. C'est désagréable. En même temps, cela nous protège de l'idolâtrie. De sorte que ce double partage - de l'autre et de nous-même - va plutôt dans le sens de la vie.

En fait, tous ceux qui souffrent et qui ont bénéficié de l'apport freudien n'idolâtraient pas Freud. Ce n'est pas qu'ils s'y refusent, ils s'en foutent, l'essentiel est ailleurs. C'est la psychanalyse, et quand elle est bien faite, par des gens doués et généreux, elle aide le sujet à devenir un penseur de sa vie, à la penser en acte et non en appliquant tel ou tel philosophe, fût-il fameux.

Je n'ai encore vu personne se tirer d'affaire et retrouver le chemin de sa vie parce qu'il a lu un manuel de philosophie.

Et c'est peut-être là que l'on peut comprendre la rage du philosophe qui cherche des poux à Freud. Quand c'est un nietzschéen, comme cela semble être le cas, il ne peut qu'être exaspéré par le fait que chaque vérité produite par Nietzsche intuitivement, et parfois génialement, la psychanalyse la découvre ou la retrouve dans sa pratique à une échelle bien plus vaste et en la menant beaucoup plus loin dans la vie des sujets.

Un exemple ? Nietzsche dit quelque part : "Tu ne deviendras jamais que ce que tu ignores de toi-même." C'est joli, mais en termes "psy" cela veut dire que ce que tu refoules revient irrésistiblement et l'emporte sur tes ratiocinations. Mais l'avantage, c'est que la psychanalyse ouvre avec cela un vaste champ où s'étudie le refoulement et ses retours, ses craquages, ses rafistolages symptomatiques ; cela ouvre l'immense étude des fantasmes, des symptômes, des blocages, des mal-être...

Ce que Nietzsche découvre à la main, elle le découvre à la force d'une vaste machinerie où s'impliquent des millions de gens qui en prennent conscience et en tirent des conséquences pratiques.

On pourrait ainsi multiplier les exemples. En somme, M. Onfray a dû se dire que la psychanalyse avait diminué son Père Nietzsche, alors il diminue le père de la psychanalyse. Mais, ce faisant, il oeuvre dans un sens obscurantiste, car beaucoup de ceux qui auraient vraiment besoin d'une analyse, et qui pourraient être aidés par une cohorte de jeunes analystes assez libres et doués, ceux-là ajouteront le livre d'Onfray à l'empilement de leurs résistances.

Au mieux, ils prendront des cours de philo, mais philosopher comme Nietzsche ou Aristote ne vous fera pas connaître le penseur que vous êtes de la vie, que vous seul êtes capable de penser et de vivre.

Daniel Sibony est psychanalyste et écrivain, auteur des "Sens du rire et de l'humour" (éd. Odile Jacob, 240 pages, 23 euros) et du "Peuple "psy" : situation actuelle de la psychanalyse" (Points, 2007).
